

Recherches sociographiques



Danielle JUTEAU et Nicole LAURIN, *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*

Brigitte Caulier

Volume 40, numéro 3, 1999

Action collective et enjeux institutionnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057309ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057309ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caulier, B. (1999). Compte rendu de [Danielle JUTEAU et Nicole LAURIN, *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*]. *Recherches sociographiques*, 40(3), 585–587. <https://doi.org/10.7202/057309ar>

Danielle JUTEAU et Nicole LAURIN, *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1997, 194 p. (Trajectoires sociales.)

Avec cet ouvrage, Danielle Juteau et Nicole Laurin nous livrent le noyau dur de leur recherche, amorcée en 1983, sur le travail des religieuses dans le Québec du XX^e siècle. Comment définir et évaluer ce travail ? Le défi n'était pas mince à relever, et les auteures avaient donné un avant-goût des difficultés méthodologiques auxquelles elles ont fait face dans la première partie de *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970* (Montréal, Le Jour, 1991). À partir d'une analyse quantitative poussée, les auteures veulent préciser les contours de cette catégorie très particulière de travailleuses qui partage avec les épouses-mères le soin des autres, le confinement dans l'espace, l'absence de salaires et avec les salariées, des activités et des qualifications professionnelles ainsi qu'une action dans la sphère publique. Pourtant les religieuses se distinguent des premières, entre autres, par le retrait de la sphère familiale, des activités sexuelles et de reproduction. Contrairement aux secondes, elles ne sont pas rétribuées et ne bénéficient pas de la liberté de mouvement mais elles peuvent accéder à des postes de responsabilité.

Ces caractéristiques exceptionnelles relancent la réflexion sur la division sexuée du travail pour l'ensemble des femmes et permettent aux auteures un approfondissement conceptuel. Elles s'inspirent principalement de Colette GUILLAUMIN et du concept de sexage qui valorise le rapport d'appropriation de la force de travail et du corps plus que celui d'exploitation par le travail.

L'équipe a analysé un échantillon de 3 700 religieuses sélectionnées pour leurs activités au Québec ou en mission et qui appartenaient à 50 communautés retenues en fonction de leurs activités principales. Le suivi chronologique s'effectue par une périodisation décennale calquée sur les années de recensements qui favorise les comparaisons avec l'ensemble des Québécoises. Au total, 10 000 obédiences reçues par les religieuses fournissent le matériau principal de l'analyse quantitative. « Notre recherche montre l'utilité des données quantitatives qui, contrairement à ce qu'on prétend quelquefois, ne sont pas incompatibles avec l'analyse féministe. Elles permettent ici de dégager l'ensemble du système de sexage en vigueur au Québec pendant la période étudiée. » (note 1, page 163). Trente-huit tableaux et deux figures distillent les résultats du traitement statistique tout au long du livre, et le texte en fait le commentaire. Une liste et des titres très explicites facilitent leur repérage dans l'ouvrage. Les différentes classifications utilisées, que ce soient celles des communautés religieuses (sans toutefois les nommer), des professions ou des types d'activités figurent en annexes.

Après une récapitulation des principaux résultats antérieurs en introduction, le premier chapitre « Hors foyer et hors salariat » présente les données et les classifications établies. Les auteures se penchent ensuite sur les principales obédiences et les attributs de la main-d'œuvre religieuse féminine. Elles regroupent les obédiences en dix catégories d'emploi pour former trois grands ensembles : l'administration, le travail professionnel et semi-professionnel, et enfin le travail de

soutien. Juteau et Laurin constatent l'importance des deux derniers ensembles (40-40 %) et surtout la stabilité de cette répartition de la main-d'œuvre durant la période étudiée. L'explication principale relève essentiellement de l'évolution interne de l'Église et les rapports de celle-ci avec l'État. Les communautés religieuses sont peu affectées par l'expansion du capitalisme. Partant de l'idée que l'Église catholique a défini à elle seule – ce qui mériterait nuance – la nation canadienne-française, les auteures avancent que les religieuses, avec les mères-épouses, les salariées et les bénévoles, ont contribué à sa production si ce n'est à sa reproduction.

Le chapitre 2 « Stabilité des emplois et mobilité des religieuses » examine de plus près la répartition des obédiences selon l'activité principale des communautés. On y dégage quatre modèles. Le premier – A –, où dominent les services professionnels, regroupe les communautés religieuses enseignantes. Le modèle B semi-professionnel, où les travailleuses de soutien tiennent le premier rang, suivies des travailleuses professionnelles puis des administratrices, se compose des hospitalières et des services de protection. Les services socio-hospitaliers, les contemplatives et les communautés servant le clergé forment le modèle C : les services. Les travailleuses de soutien y tiennent le premier rang suivies des administratrices et enfin des travailleuses professionnelles. Le modèle D constitue un hybride pour les communautés missionnaires. Dans l'ensemble, la stabilité des emplois caractérise la période sans exclure une mobilité des religieuses « dans le ghetto ». Le degré de scolarisation influence le choix de la communauté, constatation qui n'est guère nouvelle quand on connaît la sélection rigoureuse des postulantes. Dans ces communautés où chacune doit contribuer au meilleur de ses capacités, le profil scolaire et professionnel ainsi que la résistance physique l'emportent bien souvent sur la vocation qui est de toute façon un préalable.

Le troisième chapitre, au titre significatif « Ni l'usine, ni le bureau », compare surtout les obédiences au type d'établissements où elles s'exercent et, beaucoup plus rapidement, selon la chronologie. « Le lien entre l'activité principale d'une communauté et la distribution des emplois est médiatisé par la nature des établissements », écrivent les auteures (p. 105). La variable temporelle n'intervient que pour les échantillons de 1961 et 1971. Les auteures concluent le chapitre en montrant les formes changeantes de l'appropriation des femmes. Avec la Révolution tranquille, les hommes profitent d'une mobilité sociale induite par le développement du secteur public qui se fait au détriment des femmes et particulièrement des religieuses.

Dans le chapitre 4, la comparaison progresse autour du travail des religieuses et celui des salariées. Une note méthodologique, malheureusement située en fin de chapitre, explique les choix statistiques et invite à la prudence car le risque d'un double comptage des religieuses existe. La comparaison entre religieuses et salariées met en valeur l'absence des religieuses comme ouvrières ou employées de bureau. Elles sont par contre très représentées comme administratrices pour la gestion interne des communautés et l'organisation externe des services dont elles sont responsables. Les auteures nuancent toutefois le caractère « libérateur » des tâches à responsabilité puisque les religieuses les obtiennent « au prix de l'enfermement et de l'exclusion du salariat » (p. 139). Elles montrent bien que le

rapport de sexage ne se limite pas au mariage et à la famille mais s'exerce également dans l'Église.

Le dernier chapitre prolonge la réflexion théorique autour du thème « Genre et sexe dans l'institution ecclésiale » au sous-titre provocateur « Nous sommes toutes des religieuses ». Il sert en fait de longue conclusion. Les auteures insistent à juste titre sur le caractère universel de la division sexuelle du travail dont les modalités varient selon les institutions au sein desquelles elle s'exerce. Elles en reprennent les caractéristiques et dénoncent le discours de l'Église qui justifie et camoufle par le biologique une division du travail. Le sexe biologique, nous disent-elles, ne « cause » ni le sexe social, ni la division sexuelle du travail. C'est l'inverse qui se produit : le sexe social fonde la catégorisation des êtres humains en termes biologiques (p. 157). Une très brève conclusion fait un retour sur les prises de position scientifiques des auteures.

D. Juteau et N. Laurin ont voulu éclairer une facette du « réel » et ne prétendent pas expliquer totalement le travail des religieuses. Elles ont effectué des choix essentiellement sociologiques : le social explique le social même si elles ne se privent pas d'incursions vers les facteurs idéels. Toutefois, le métier l'emporte sur la vocation présente dans le titre, question qui n'est pas véritablement traitée dans leur étude.

Les historiens regretteront que, pour ce siècle de si grandes mutations, le contexte soit expédié comme aux pages 42 et 109, au lieu d'être intégré à l'analyse. L'évolution même des communautés religieuses révèle des adaptations souples aux besoins nouveaux, c'est une de leurs caractéristiques. En cela, l'étude sous-estime, nous semble-t-il, le secteur missionnaire de plusieurs communautés dont ce n'est pas la vocation première mais qui le développent de plus en plus. Le casse-tête des catégories professionnelles les conduit également, bien malgré elles, à « aplatir » les différents métiers présents au début de la période sur la catégorisation du recensement de 1961. Quelques exemples d'itinéraires individuels, sans en faire des cas de figure, auraient permis de mettre en valeur les nuances et la variété de ces activités. C'est la rançon du travail sur de grands corpus anonymes.

Néanmoins, l'ouvrage rappelle opportunément à la communauté scientifique le caractère indispensable des études quantitatives globales. Les deux chercheurs se positionnent fermement par rapport au courant postmoderniste dont les tenants rejettent, bien souvent, l'analyse sur corpus au nom du primat des représentations. Bien sûr, de grands travaux comme celui-ci ne sont pas la voie de la facilité, ils demandent une solide formation méthodologique et ne permettent pas des résultats immédiats, ni forcément une diffusion grand public teintée de sensationnalisme médiatique. Pourtant, c'est bien eux qui ont le mérite d'asseoir les connaissances et favorisent la formation des étudiantes et des étudiants. D. Juteau et N. Laurin annoncent une troisième publication consacrée au secteur hospitalier, elle est attendue...

Brigitte CAULIER

*CIEQ / Département d'histoire,
Université Laval.*